

moins réussi, sinon que le résultat du conflit amena les “sauveurs” non à se nourrir sur la bête mais à la nourrir pour assurer sa survie. J'en traite par ailleurs, il existe des structures de comportement qui ont les caractéristiques de complots sans en être, ou au moins sans en être nécessairement — parfois c'en sont mais pas si souvent. Pour des raisons qui ont de vieilles racines, le “bloc de l'est” et le “bloc de l'ouest” avaient des motifs de réduire la puissance de l'Europe, et tous deux ont contribué à la reconstruction rapide de l'appareil industriel allemand puis à celle de son industrie d'armement. Le but semble avoir été d'accélérer les conditions de relance d'un conflit généralisé pour résoudre les questions restées pendantes après la fin de la première guerre mondiale mais bon, je ne suis pas dans la tête des responsables politiques et économiques qui ont décidé cela. Autant que je puisse le comprendre, ils n'avaient pas idée de l'ampleur qu'allait prendre ce conflit, notamment pas idée qu'il les atteindrait directement. Ou peut-être que si : une “bonne” guerre, rien de mieux pour souder un peuple. Cela dit, je ne crois vraiment pas qu'ils s'attendaient à une guerre de ce niveau d'intensité — rares sont les humains à réfléchir à une situation future autrement que “toutes choses égales”, à la limite le même en plus gros mais non le différent.

Je raconte ça, rapport à la situation actuelle : les comptes ne sont pas soldés. Donald Rumsfeld n'avait pas tort en 2003, parlant de la “vieille Europe”, ce que releva ironiquement Dominique de Villepin en conclusion de son discours sur le sujet qui motiva la remarque de Rumsfeld: « *Et c'est un vieux pays, la France, d'un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui* ». Les vieux ont un petit avantage sur les jeunes, les erreurs ils les ont déjà commises, ils n'ont donc pas de raisons de les commettre de nouveau et préfèrent regarder faire sans s'en mêler. Vladimir Poutine n'a pas tort de considérer la “vieille Europe” comme décadente et efféminée, c'est le cas, l'Europe en question se défait pour renaître une fois de plus de ses cendres, et comme la prochaine étape sera “féminine”, autant précéder le mouvement...

CE SITE.

C'est un site Internet. Un parmi des centaines de millions. Très confidentiel pour l'heure, bien plus que tous les précédents sites que j'ai créés. Pour le dire mieux, il ne reçoit pratiquement pas de visites sinon de “robots” – et là il en reçoit trop. Quelle fut mon intention en la créant ? Aucune idée. Par contre j'ai idée de ce qu'il est maintenant.

Quand je décris la société, les sociétés, j'ai tendance à déterminer trois ensembles humains, je les nomme de divers noms qui valent ce qu'ils valent, pour décrire la réalité il faut la nommer, un nom en vaut un autre, seule la description importe. Trois ensembles, donc. Voici une nouvelle description, que je ne compte pas étiqueter : le premier et plus vaste inclut des individus aux capacités d'initiative limitées mais assez facilement mobilisables pour peu qu'on leur envoie le bon signal, celui qui déclenche leur conditionnement, par exemple “si tu vois un chiffon jaune tu te mobilises” — en France, la couleur de la mobilisation et de l'action réflexe conditionnée est le jaune — ; le second, assez restreint, est celui qui met en place ces conditionnements pour, le cas échéant, pouvoir mobiliser les premiers pour servir ou préserver ses intérêts propres ; le troisième est peu sensible à ce type de conditionnement, on peut dire de lui qu'il est tout aussi conditionné que les deux autres mais que l'essentiel de ce conditionnement vise à le rendre insensible aux conditionnements. Cela peut paraître paradoxal mais ne l'est pas tant, durant leur conditionnement les membres du troisième ensemble se font clairement expliquer qu'ils sont conditionnés, le but étant de les faire consentir à ce conditionnement, ce qui devrait les rendre imperméables aux conditionnements, y compris celui auquel ils consentent. Mmm... Je me demande si mon explication explique grand chose...

Bon. Je crois que je vais devoir reprendre un peu certains propos développés ailleurs dans les pages de ce site. À considérer que l'accès à l'humanité, au sens de la socialisation propre aux humains, découle d'une phase de conditionnement longue, comme ne dit pas l'autre mais comme je le dis parfois, “on ne naît pas humain, on le devient”, et non pas “naturellement” mais culturellement, par imprégnation et conditionnement. Nul d'entre nous ne naît sachant parler, sauf Jésus et quelques autres êtres surnaturels mais c'est une fable, dans la réalité ça n'arrive pas, et la langue ne nous vient pas par notre évolution “naturelle”, un humain plongé ses deux à trois premières années dans un contexte où la parole humaine est absente ne parlera jamais, un humain plongé dans un contexte où elle est présente ne parlera d'autres langues que celles en usage dans ce contexte, par exemple un petit Japonais grandissant au Japon parlera japonais et ne se mettra pas, sauf si on le forme aussi à cette langue, à parler spontanément en français ou en swahili. En outre, le type de conditionnement linguistique induira sa capacité future à parler plus ou moins aisément d'autres langues, en France par exemple, on a tendance à réduire cette capacité en soumettant les jeunes enfants à une seule langue pendant un temps très long et en les formant assez mal dans la période suivante, aux Pays-Bas au contraire on encourage très tôt l'apprentissage “naturel”

(dit au sens “dans la forme native de conditionnement”). Et ainsi pour tout ce qui n'est accessible aux humains que par le biais de la socialisation.

Une socialisation achevée est celle du troisième ensemble : on conditionne parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de socialiser, puis on explique le comment et le pourquoi, suite à quoi les nouveaux humains ont toute liberté de consentir à la socialisation. Les membres du second ensemble ont compris le comment mais pas vraiment le pourquoi, ceux du premier ensemble n'ont compris ni le comment ni le pourquoi. Il peut y avoir bien des causes pour que les membres des deux premiers ensembles ne parviennent pas une socialisation complète, ici je ne vais m'intéresser qu'aux cas de déficience induite. Enfin, ici, je veux dire dans cette partie du site, pour cette discussion-ci c'est terminé, mon but était de dire dans cette page quelle est la raison de site, et bien, il vise en premier à comprendre comment les déficiences de socialisation induites sont réalisées, avec un but second, rendre la vue aux aveugles — aux aveugles volontaires bien sûr, pour les aveugles involontaires je n'ai pas de remède, il vaut mieux voir ça avec un ophtalmologiste, c'est leur métier de s'y essayer...

UN ŒUVRE SANS FIN.

<https://www.olivierhammam.fr/bidules/article14-Un-%C5%93uvre-sans-fin>

*Les mots les mots les mots... Toujours stables et toujours changeants. Les mots sont ce que nous sommes et nous sommes vivants donc toujours stables et toujours changeants. Exemple, le titre de cette discussion : **un** œuvre, non **une** œuvre. Au fait, les apparences sont souvent trompeuses: “un œuvre” est “féminin”, “une œuvre” est “masculine”.*

L'actuelle querelle des mots est plaisante : les mots sont comme ceux qui les disent, de genre indéterminé, une estafette est souvent un homme, un mannequin souvent une femme, mais une femme peut aussi faire l'estafette, un homme faire le mannequin, et parfois estafettes et mannequins ne sont ni femmes ni hommes. Donc, **un** œuvre. C'est rapport à la précédente discussion de cette série « Un autre monde ? » ou « Un nouveau monde ? », intitulée « Et de treize ! ». J'y écrivais en introduction « *Comme je me fiche pas mal des réputations il me plaît de conclure (provisoirement ?) cette série avec l'article treize* ». Étant prudent j'ai pris soin d'écrire entre parenthèses « provisoirement ? ». Pourquoi “un” œuvre “féminin” et “une” œuvre “masculine” ? D'abord parce que j'aime plaisanter et surprendre, puis parce qu'un œuvre n'est jamais achevé, une œuvre toujours achevée. L'œuvre de genre masculin désigne le labeur, l'action de faire, et tant que l'on vit l'on fait, tant que l'on fait l'on vit. L'œuvre de genre féminin est un travail, toujours fini, jamais fini. Continuité et patience sont féminines, rupture et impatience, masculines. C'est pour ça que les hommes se fatiguent plus vite que les femmes quand ils agissent “en hommes” : chaque nouvelle œuvre ils croient avoir été au bout de leur projet et le lendemain, se rendent compte que non. Tant qu'on sait que la vie est un œuvre et non une œuvre, elle est beaucoup plus simple à réaliser.

Je ne comptais pas écrire ce qui précède mais bon, la vie est un œuvre...

La *mêtis* est un “pharmakon”, peut soigner ou tuer, augmenter la cohésion sociale ou la réduire, tout dépend de ce qu'on fait de sa capacité à “se mettre dans la peau de l'autre”. La bonne *mêtis*, va vers la compréhension, la conciliation, la sympathie et l'empathie, la mauvaise *mêtis* va vers la confusion, la division, l'antipathie et le refus de l'autre. Il ne s'agit pas proprement d'une considération morale même s'il y en va un peu ainsi, mais d'une considération pratique. Comme le dit la citation, la *mêtis* est un art de l'instant, de l'imprévisible, de la réciprocité, un art de l'action immédiate. Or, avoir une bonne appréhension du contexte n'induit pas qu'on aura une bonne action, une action qui aille “vers le bien”, la *mêtis* est aussi bien l'art du conciliateur que du diviseur, l'art de l'escroc autant que celui du juge. Quand on constate que “les temps sont en train de changer” et que l'on comprend à-peu-près comment ils changent, on peut aussi bien se servir de ce savoir pour bloquer le changement, l'accélérer ou l'accompagner.

Etc. De nouveau fatigué d'écrire (ça m'arrive souvent), je vais laisser cette discussion de côté pour l'instant, je pense. Pour faire bref: après quelques millénaires de divisions entrecoupées de brèves périodes de conciliation précaire, les pays européens devraient à mon avis songer à refaire une seule nation mais cette fois par choix, non par nécessité. Une des causes du processus qui conduisit à l'invention de l'Union européenne fut de se garantir des deux menaces anciennes, celle “de l'ouest”, la menace de la division, celle “de l'est”, la menace de la confusion. La menace de l'ouest avait été mise à distance, celle de l'est aussi mais avec ce problème de la continuité territoriale, raison pourquoi, à l'issue de la longue période où l'est et l'ouest tentèrent plusieurs fois de réduire le centre et faillirent y réussir deux ou trois fois, peut-être quatre, une large part du centre s'appuya sur l'ouest pour contrôler l'est, lui sacrifiant provisoirement sa partie la plus orientale. Depuis deux ou trois lustres l'essentiel du centre s'est reconstitué dans le cadre de l'UE, désormais il semble logique de s'autonomiser, notamment en créant une armée fédérale puisque les seules menaces sérieuses sont “extérieures”, y compris les menaces intérieures. La question est très simple: les États-membres de l'UE ont-ils la volonté et la possibilité de se faire de nouveau la guerre ? Selon moi, non. Donc il n'y a pas de raison particulière de conserver des armées “nationales” alors même que l'UE est notre nation commune — je vous écris ça sans savoir si vous en êtes mais ça importe peu, dans quelques temps nous serons de la même nation, quelle que soit la vôtre, probablement après notre mort cela dit mais dans pas si longtemps non plus. Le temps des États-nations est terminé, vient le temps des nations qui transcendent les États et les fédèrent sans les opposer ni les diluer dans un Grand Tout.

Donc, mon histoire croyable : le processus qui conduisit à la deuxième guerre mondiale est le résultat d'un compromis entre l'Union soviétique et les États-Unis en vue de résoudre le “problème européen”. Il ne s'agit pas d'un plan prémédité pour aboutir à la deuxième guerre mondiale telle qu'elle eut lieu mais d'un plan prémédité pour la susciter. M'est avis que le but était plutôt de provoquer une guerre assez similaire à la première guerre mondiale et de venir à la fin, en “sauveurs”, ramasser les dépouilles et se partager le continent. Ce qui a plus ou

des dialectes géographiquement proches, qu'ils soient issus ou non de la même langue matricielle, et pour ceux dérivant d'une même matrice mais distants, des divergences de plus en plus importantes avec le temps. L'exemple historique que j'aime bien citer est celui du "germano-latin", auquel on peut adjoindre le "celte" et pour partie le "grec", tout ça entre guillemets rapport au fait que la distinction entre ces ensembles n'est pas toujours évidente. Du moins, presque toutes les langues parlées à l'ouest des zones "slaves" sont des variantes d'une *lingua franca* qui mêle le "germain" ou gotique et le "latin", et en proportion plus ou moins grande le "celte", trois langues qui n'ont jamais vraiment existé mais peu importe, comme tous les mythes ces langues mythiques ont une fonction autre que de dire la réalité du passé. Disons, il y a des substrats linguistiques relativement anciens avec certaines spécificités, qu'on peut classer dans un de ces trois ensembles, ou non — zones intermédiaires où il y a autant de traits d'un des ensembles que d'un autre, langues isolées non apparentées (basque, finnois...), isolas linguistiques d'un des ensembles dans un environnement d'un autre ensemble...

Du premier millénaire avant au premier après le début de l'ère commune, il y eut trois changements notables : au début le "celte" domine, à la fin il est résiduel ; au début de l'Empire romain, époque républicaine, le "latin" s'élabore et se répand sur un large espace, mais comme langue des élites ; durant la période proprement impériale, spécialement ses deux derniers siècles, le "latin" se diffuse plus mais dans sa version vulgaire, "du peuple" et surtout, des groupes "germaniques", agissant souvent comme auxiliaires de Rome au début, s'installent sur une large partie de l'Empire jusqu'à investir la métropole à la fin, et diffusent plus ou moins profondément leurs propres dialectes. À la fin de la période, les dialectes en usage dans la zone sont des variantes du "germano-latin", plus "germaniques" au nord-est, plus "latins" au sud-ouest et au sud-est, plus proprement "germano-latins" vers l'ouest, avec une coloration "celte" plus ou moins importante.

La division a beaucoup plus à voir avec la question du "premier occupant" qu'autre chose. Le premier en deux sens: le plus ancien occupant, et celui qui domine. En contraste il y a le dernier occupant, et celui qui est dominé. La dispersion des langues découle en partie du souci de séparer, en partie de la séparation. Quant au "premier occupant" c'est une fiction, et une fiction que toute l'histoire de l'humanité dément: aucune population actuelle en aucun lieu ne peut se dire première occupante d'aucun territoire, aucun groupe en aucune société ne peut se dire dominant même quand il domine. Les sociétés se meuvent, les sociétés se stabilisent, mais c'est transitoire, ce qui fait durer une société est sa *mêtis*, qui s'incarne dans ses membres. Pour citer Wikipédia, elle

« *« se développe et s'actualise dans des savoirs éminemment pratiques, tournés vers l'instant et les situations changeantes et imprévisibles qui exigent une action immédiate »*. Elle consiste à *« se mettre dans la peau de l'autre »*, à adopter un instant sa vision du monde pour imaginer ce qu'il ne va pas voir, ce qui va lui échapper. »

3 Repris de Marilia Amorim, « L'effort pour rendre l'autre bête », Revue du MAUSS, 25 janvier 2015. Je vous en conseille d'ailleurs la lecture car cet article concorde avec un des propos de ce site, un effort d'élucidation de ce dont traite Marilia Amorim, « *la bêtise collective, ou plutôt, l'entreprise collective qui cherche à nous rendre bêtes [qui] est un effet de pouvoir* ». Cela dit, presque tous les articles de cette revue valent la lecture.

QUAND LES SALAUDS PRENNENT LEURS RESPONSABILITÉS.

La caractéristique principale d'un salaud est de ne jamais se salir les mains — cela dit symboliquement même si pour certains c'est aussi littéral. Or, les mains sales sont le signe de la saloperie, donc un salaud aux mains propres ne fait pas de saloperies. Ou alors il prend ses précautions, genre tenue pour salle blanche et deux paires de gants superposées.

La question centrale de la société est la confiance, laquelle repose sur deux principes, le respect de l'engagement et la responsabilité. Quoi qu'il en paraisse, si manque un de ces éléments il n'y a pas société. Un salaud doit d'abord se délier de la responsabilité pour pouvoir mettre en œuvre des saloperies, une fois cela fait il peut ne pas respecter son engagement. Bien sûr, cela mine la confiance sans résoudre pour cela le problème puisque celui qui initie les saloperies n'en est pas responsable il peut continuer son œuvre très longtemps, ce qui augmente toujours plus le niveau de défiance.

Pourquoi ces éléments sont-ils impératifs pour faire société ? C'est simple : le trait de toute société, quelle que soit l'espèce, est la réalisation différée de projets communs au profit de tous et de chacun. Chaque membre de la société en réalise une parcelle et ne doit manquer de la réaliser pour que le projet se réalise. Dans les espèces peu complexes, telles les fourmis et les abeilles, confiance et engagement sont inscrits dans le corps, chaque individu remplit sa tâche parce qu'il est engrammé pour cela, si pour quelque raison il y faillit la sanction est immédiate, le corriger ou l'exclure, voire le tuer. Plus les espèces sont complexes moins ces éléments sont engrammés, jusqu'aux humains, presque totalement "désengrammés" pour ces éléments — il y a encore une part d'engramme mais minimale, le reste ne s'active que dans le cadre d'un environnement humain à la suite d'une longue période où ils sont incorporés par acquis, par imprégnation. Ce qui pose problème : on n'est jamais assuré que ce pseudo-engrammage a bien fonctionné, ni qu'il persistera. Comme la réalisation d'un projet commun doit se faire pour l'essentiel "en aveugle", en toute méconnaissance de ce qui se passe un peu partout et y concourt, la confiance est essentielle. Les humains pallient à cette incertitude sur les pseudo-engrammes en formalisant les deux autres éléments, chaque membre de la société s'engage et se fait responsable en "engageant sa parole", ce qui engage aussi sa responsabilité. Elle instaure aussi des instances de contrôle et de jugement qui, le temps venu, vérifient et sanctionnent, voient si l'engagement est tenu ou non et récompensent ou punissent selon résultat.

Les cons et les salauds sont des ratés de l'engrammage acquis, les cons ont des difficultés avec la confiance, les salauds avec la responsabilité. J'ai l'habitude de décrire ces deux déficiences ainsi : les cons ne croient que ce qu'ils voient, les salauds ne voient que ce qu'ils croient. La confiance est invisible et requiert donc une croyance aveugle, d'où cette difficulté des cons envers elle. Pour la renforcer il faut leur prouver que l'engagement et la responsabilité, qui ont des effets tangibles

immédiats, sont respectés, ce qui leur donne confiance sur ces points et les rassure — provisoirement — sur la confiance sociale. Pour les salauds la confiance ne pose pas problème, ils comprennent très bien que sans elle la société ne peut pas fonctionner, pour le reste c'est autre chose, ils estiment, à raison d'un certain sens, que l'engagement n'est que parole et la responsabilité une fiction. Raison pourquoi ils tentent de trouver moyen de ne pas vraiment engager leur parole, ce qui se fait plus aisément en se dégageant de leur responsabilité. La méthode est assez simple dans son principe, moins simple dans sa réalisation : un tiers engage sa responsabilité à la place du salaud. Moins simple dans sa réalisation parce qu'il faut trouver le con qui accepte un tel arrangement, accepter la responsabilité d'un engagement pris par un autre. Il faut être vraiment con pour se dire responsable d'une réalisation sur laquelle on n'a aucune participation effective. Par chance, le stock disponible de cons est grand. Enfin, par chance, manière de dire : les salauds aident la chance en conditionnant des personnes pour en faire des “cons utiles” ou, comme on disait en son temps, des “idiots utiles” — des idiots tendance cons.

Une chose que je tente d'expliquer dans les pages de ce site n'est pas évidente, sinon pour les personnes de mon genre, les humains accomplis, les imbéciles : les cons et les salauds n'existent pas réellement, tous les humains sont des imbéciles mais certains ne le savent pas. Connerie et saloperie sont des fonctions nécessaires. Pour citer de nouveau un texte que j'ai récemment découvert,

La bêtise individuelle est un droit et, aussi étonnant que cela puisse paraître, un devoir. Un droit, car personne ne peut s'exempter d'être bête de temps en temps. Un devoir, car il faut toujours en passer par là quand on prétend comprendre quelque chose. Par contre, la bêtise collective, ou plutôt, l'entreprise collective qui cherche à nous rendre bêtes est un effet de pouvoir¹.

Ce que Marilia Amorim nomme ici bêtise, je le divise dans mon discours en imbécillité et en idiotie, la bêtise imbécile est celle qui constitue un droit et un devoir, la bêtise idiote celle qui tente de s'en affranchir ou que certains apprennent à s'affranchir, la conséquence de cet effet de pouvoir dont elle parle. Mais justement ce n'est qu'un effet. Un imbécile, un humain accompli, sait une chose certaine : la réalité est la réalité. Toute tentative de “changer la réalité” ne peut qu'échouer, le seul changement possible est le changement de soi qui, très modérément, modifie un peu la structure de la réalité sans la changer. Ce n'est que la coalition de toutes les modestes modifications que tous les êtres vivants réalisent qui, petitement et lentement, change la réalité dans une zone restreinte de la réalité, celle que l'on nomme biosphère et un petit peu au-delà².

La connerie correspond à l'activité d'habitude, celle qu'on réalise “sans y penser”, manière de dire là aussi, on y pense mais de façon inconsciente, on a un but et des méthodes pour y parvenir, l'enchaînement des actions pour aller à ce but est largement automatique et ne requiert donc pas une attention consciente,

¹ Marilia Amorim, « L'effort pour rendre l'autre bête », Revue du MAUSS, 25 janvier 2015, consultable en ligne.

² Manière de dire : s'il y a de la vie en un lieu on peut censément l'inclure dans la biosphère, cela dit les quelques rares, minuscules, provisoires et précaires biotopes circulant dans des aéronefs et des astronefs ne participent pas vraiment à la biosphère durant leur déplacement. Je songeais plutôt à ces nombreux artefacts qui gravitent autour de la Terre et qui sont des extensions non biotiques des sociétés humaines, les satellites artificiels.

passant chaque groupe se consolide, la même fraction de chacun d'eux tend à y monopoliser les fonctions de pouvoir et à le représenter dans les instances entre groupes ou de niveau supérieur; leur prééminence dans leur propre groupe ou en dehors dépendant fortement de l'organisation sociale actuelle, la seule manière de la consolider est de préserver cette organisation, mais comme ils le font “dans le mauvais sens”, horizontalement et non verticalement, croyant la consolider ils l'affaiblissent; au bout du compte, quel que soit le groupe dominant il apparaît “du mauvais côté”, il est “à droite” pour les gens “de gauche” et “à gauche” pour les gens “de droite”, et dans tous les cas il apparaît “en haut”. Ce qui n'est pas faux.

La seule manière de résoudre le problème est, pour l'ensemble des partisans de l'organisation actuelle, de se diviser, de jouer à un jeu étrange où quoi qu'elle fasse l'autre partie fait toujours mal — la caricature actuelle, en France, étant le cas de ces députés “de gauche” ou “de droite” qui votent contre toute proposition du gouvernement “et de droite et de gauche” y compris quand il reprend strictement une proposition qui est dans leur programme. C'est que justement il ne joue pas le jeu, ou il en joue un autre, il tente, ce me semble, de remettre les choses dans le bon sens, la verticalité à la verticale, l'horizontalité à l'horizontale. Dans des circonstances “normales”, c'est-à-dire celles où ne s'immisce pas dans le jeu un tricheur (du point de vue des tricheurs actuels qui ont renversé les axes), le résultat de cette division artificieuse devrait être une guerre, interne ou externe. La guerre des Bleus et des Rouges. Ce qui m'amène à mon histoire croyable.

L'est, l'ouest et le centre.

Ce que je raconte ici concerne l'ensemble que je connais le mieux pour y vivre mais je sais qu'il se passe des choses similaires ailleurs dans le monde : dans le cadre européen les “deux peuples” sont trois mais ne sont que deux, ou un seul, ou un grand nombre, il s'agit d'une fiction donc peu importe, disons, un seul peuple qui en toutes circonstances doit en constituer deux, souvent en constitue trois, et à la fin en constitue une multitude qui à un moment n'en formera qu'un. L'ensemble des entités “européennes” (ce qui inclut les empires russe et américain) constitue lui-même un acteur dans un ensemble plus vaste dont le centre est du côté du Moyen-Orient mais dont je ne discuterai pas ici. Pour cet ensemble, le centre politique varie, celui culturel et civilisationnel est dans les Alpes, du côté de la Suisse, probablement en Suisse, où convergent les trois groupes linguistiques qui prédominent de longue date, “germain”, “latin” et “celte”. À l'est, un groupe linguistique autre, les langues “slaves”, à l'ouest une langue-creuset, qu'on nomme “anglais” mais qui a la particularité de mêler vocabulaire et syntaxe des trois groupes prédominants mais dans une version appauvrie, du moins dans son état initial — en fait, c'était une sorte de pidgin ou de lingua franca. Par la suite, en se stabilisant comme langue autonome, à l'instar de toute langue nouvelle l'anglais va se diviser en langue “du peuple” et “de l'élite”.

Remontant le temps on suppose une langue matricielle, issue probablement elle-même d'un pidgin ou d'un créole, l'indo-européen, ce qui n'est pas certain, on peut aussi supposer une situation similaire à celles observées à temps historiques, plusieurs langues matricielles qui ont des traits et des vocabulaires communs pour

ARMÉE EUROPÉENNE.

À quoi sert une armée? À défendre la patrie contre les menaces intérieures et extérieures. L'Union européenne est-elle divisée en plusieurs nations? Non. Y a-t-il alors besoin pour chaque État-membre d'avoir sa propre armée? Non.

Un des plus anciens projets européens d'après la seconde guerre mondiale est la CED, la Communauté européenne de défense, qui précède presque tous les autres projets de l'époque, l'esquisse d'une telle structure a lieu en 1949, les premières discussions sérieuses ont lieu en 1950 et sans le refus français elle aurait été fondée à-peu-près en même temps que la CEE, la Communauté économique européenne. On raconte bien des choses inexacts quant aux suites de la deuxième guerre mondiale, entre autres sur la "construction européenne". Contrairement à la fable courante il ne s'est pas agi de faire primer l'économie sur le reste, dès le départ le projet de ses principaux animateurs est l'intégration complète, de type confédéral en un premier temps, possiblement fédéral par après — bien que ce soit douteux. Mais ce projet n'avait pas l'heur de plaire à deux acteurs importants de l'époque, les USA et l'URSS. Tiens, je vais vous raconter une histoire croyable, j'écris bien croyable, la guerre des Bleus et des Rouges.

La guerre des Bleus et des Rouges.

J'ai à peine abordé le sujet dans la discussion en cours « Deux peuples » mais je considérerai la question déjà traitée, il y a deux "peuples" opposés de longue date en Europe, opposés mais complémentaires, on peut les nommer diversement, "les Rouges" et "les Bleus" ça me va. Deux peuples entre guillemets parce que si on y réfléchit ils sont à la fois un seul peuple et une multitude de peuples. Le fonds de l'histoire est une très vieille querelle, qu'on peut nommer la querelle des Anciens et des Modernes, les uns ne veulent que de la stabilité, les autres, que du mouvement. Soit précisé, quelle que soit la partie qui a un instant donné s'impose, par la suite elle sera toujours le parti des Anciens et se confrontera par la suite à une partie opposée, qui sera le parti des Modernes, même si son projet reprend celui précédemment qualifié celui des Anciens, la conséquence de cette opposition induisant la partie dominante à "se moderniser". C'est en rapport avec un autre de mes propos, le nécessaire mouvement contraire dans une société entre action et inaction, que la partie dominante soit pour le mouvement ou la stabilité elle ne peut faire l'impasse sur ce qu'elle prétend ne pas vouloir, les Anciens doivent agir pour la stabilité, les Modernes doivent affermir le mouvement.

Pour des raisons discutées ailleurs, de la plus restreinte à la plus large une société tend à se diviser, et le temps passant une instance de consolidation de cette société, sa division horizontale, devient source de division par l'effet d'une bascule qui la fait passer de division horizontale à verticale. Le cas actuel notable est cette opposition qui s'imposa récemment, un siècle environ, entre "gauche" et "droite": au départ une division horizontale, comme son nom l'indique, sont "à gauche" les groupes favorables au mouvement, "à droite" ceux favorables à la stabilité ; les uns et les autres devant agir dans un même cadre, une même organisation sociale, quelle que soit la partie dominante elle agira assez semblablement ; le temps

réfléchi. Pour exemple, quand je décide d'aller de chez moi à la boulangerie du coin et retour je ne mobilise ma vigilance consciente que pour une part mineure de l'ensemble des actions à mettre en œuvre, notamment cette opération assez complexe qu'est la marche bipède se réalise, pour le redire, "sans y penser" sauf s'il y a des accidents, des événements imprévisibles qui m'obligent à plus d'attention, mais même en ces cas les corrections à effectuer sont largement automatiques. La connerie ne devient un problème que quand elle s'applique à des activités qui devraient requérir de la vigilance. Je prends parfois l'exemple de ce qu'on peut nommer l'activité quotidienne principale, surtout celle nommée travail ou emploi : un "travailleur" tend à décrire son activité en disant qu'il va "tous les jours au travail à (telle) heure", ce qui est le plus souvent inexact, la plupart des "travailleurs" ne travaillent que quatre ou cinq jours sur sept et quarante à quarante-cinq semaines par an, ce qui réduit le nombre de jours ouvrés à entre 55% et 62% du total des jours d'une année, à quoi s'ajoutent toutes les circonstances où le travail sera impossible (maladie, grèves, accidents, intempéries, etc.) et celles où l'embauche ne pourra pas se faire à l'heure prévue (embouteillages, "panne d'oreiller", etc.). Bref, l'habitude apparente de certains activités ordinaires et répétées n'en est pas vraiment une.

Cela posé, ce n'est pas un problème en soi, ça le devient quand on croit à la réalité de ce genre de fictions, quand on croit qu'on fait réellement "tous les jours" ceci ou cela, pour un être humain il n'y a que deux actions qui sont des habitudes de tous les jours et même des habitudes de tous les instants, respirer et faire circuler le sang dans l'organisme, qui ne deviennent des habitudes conscientes que quand on ne peut les réaliser librement. Chacune de nos cellules a aussi ses habitudes de tous les instants, de même pour nos organes, mais pour l'organisme dans sa totalité il n'y a que ces deux qui soient permanentes et impératives, et entièrement inconscientes tant qu'elles s'effectuent sans encombre. Croire qu'une activité ordinaire est habituelle et automatique c'est se priver d'autonomie, c'est croire qu'on ne peut agir sur elle autrement que par la rupture. Ce sur quoi comptent les salauds.

La saloperie, donc, consiste en premier à se libérer de sa responsabilité. Pour cela on doit trouver des personnes qui accepteront de la prendre à sa place. Une opération impossible mais cependant réalisable : impossible car nul ne peut être réellement responsable qu'il ne se soit engagé, réalisable car la responsabilité dans le cadre des sociétés humaines est déclarative, il y a cette responsabilité réelle de l'individu qui a engagé sa parole, et celle légale de la personne qui assume devant la société endosser la responsabilité de cet engagement verbal, et qui peut être un autre individu ou un ensemble d'individus. Le cas évident de ce découplage entre responsabilités est les "sociétés anonymes à responsabilité limitée", un nom paradoxal : une société ne peut être anonyme, et ne peut limiter sa responsabilité, nécessairement une société est créée par des individus entièrement responsables de leur engagement. Cette construction fictive a précisément pour but de détourner la responsabilité effective vers d'autres personnes que les responsables réels de cette société. Pour exemple, le cas actuel du dirigeant de Renault, Carlos

Ghosn, qui a quelques ennuis avec la justice japonaise pour des indécidatesses, pour des actes qui rompent l'engagement de la société qu'il représente envers les règles de comportement des personnes relativement au fisc nippon. Les détournements et infractions qu'on lui impute, s'ils sont réels, ont bien eu lieu à son profit et au moins en partie à son initiative, mais il n'a pas pu les réaliser sans le consentement actif ou passif du propriétaire de Renault. Le défaut, la faute, devrait principalement incomber à ce propriétaire, son employé étant un complice plutôt qu'un auteur principal, même si ce fut à son profit.

Avec "l'affaire Ghosn" on n'est pas du tout dans un cas tel que "l'affaire Kerviel", où un employé enfreint les règles de l'entreprise à l'insu de son employeur (même si ça se discute, tel qu'on peut le comprendre il y a un défaut interne de vigilance, à l'époque — pour autant que ce ne soit plus le cas aujourd'hui — on laissait souvent les "traders" s'affranchir des règles pour autant qu'ils génèrent beaucoup de profit, on peut donc estimer que si Kerviel est responsable de son infraction il n'en est pas le seul auteur et qu'il y avait d'autres responsables, ceux qui ont permis qu'on puisse discrètement enfreindre les règles pour leur propre profit et pour celui de l'entreprise), certes Ghosn enfreint des règles internes et des règles sociales mais au vu et au su de son employeur et parfois avec son accord. Si cet employeur accepta ces infractions c'est précisément parce que l'entreprise est une "société anonyme", le "responsable légal", outre Ghosn, est l'ensemble des actions et obligations qui "constituent la société", et non les détenteurs de ces bouts de papier (en fait, les actions et obligations actuelles sont plutôt des données électroniques ou des lignes dans des livres de compte que des bouts de papier mais peu importe). Cas typique et "légal" de saloperie, de non responsabilité, énoncée dans l'intitulé même de ce type d'entreprises.

Ce couple entre connerie et saloperie est précisément ce que Marilia Amorim décrit comme « *la bêtise collective, ou plutôt, l'entreprise collective qui cherche à nous rendre bêtes [qui] est un effet de pouvoir* ». Un salaud est une personne qui considère les autres personnes comme des objets et agit sur elles pour les contraindre par la séduction ou par la force à se comporter comme des objets.

L'ACTEUR IRRATIONNEL.

L'acteur économique peut être rationnel mais à une seule condition : respecter la loi de la maison commune.

L'économie et l'écologie ont deux choses en commun : la moitié de leur nom et ce qui est représenté par cette moitié, la maison. Notre maison. Notre maison commune. Dès lors, le seul acteur économique rationnel possible est celui qui se sait acteur écologique. Toute supposée rationalité qui ne rationalise pas, ne sépare pas, ne partage pas, est irrationalité.

Dans une société il n'y a qu'une manière de progresser, le partage. Et qu'une manière d'aller au partage, faire passer le groupe avant l'individu.

son ignorance. On peut dire que le but général de la socialisation humaine est de faire de chaque humain un imbécile mais que ça ne marche pas à tous les coups. Du fait il y aura deux formes principales de ratages qui produiront deux sortes d'idiots, les idiots savants et les idiots ignorants. Les mêmes mais qui n'agiront pas également dans la société. Dans une autre formalisation je nomme les idiots savants les "salauds", les idiots ignorants les "cons". J'ai entre autres préceptes celui-ci, tout con est un salaud en devenir, tout salaud est un con qui s'ignore, ce qui implique qu'il n'y a pas de réelle différence entre les deux formes d'idioties, on peut dire que le con est l'idiot qui ignore qu'il sait, le salaud l'idiot qui sait, mais ne sait pas qu'il en ignore bien plus qu'il n'en sait. On peut aussi dire que la connerie est une phase dans le processus d'humanisation, la saloperie une autre phase, la fin (toujours provisoire) du processus étant ou du moins, devant censément être l'imbécillité. On peut enfin dire que ces phases ne sont pas ou ne devraient pas être successives mais proportionnées, d'abord beaucoup de connerie, un peu de saloperie, un peu plus d'imbécillité, puis une forte proportion de saloperie, une dose assez forte de connerie, à-peu-près autant d'imbécillité que lors de la première phase, puis progressivement une augmentation de l'imbécillité et une forte réduction de la saloperie et de la connerie mais elles ne doivent rester présentes, comme dit Marilia Amorim, la bêtise est « *un droit car personne ne peut s'exempter d'être bête de temps en temps, un devoir car il faut toujours en passer par là quand on prétend comprendre quelque chose* ».

Le fait est, nous ne sommes pas dans un monde parfait composé de sociétés parfaites, et nous sommes assez souvent proches de la catastrophe. Ça concerne le fait que nous ne pouvons pas imaginer un monde à venir très différent du monde advenu — comme le disait quelqu'un sur ma radio, France Culture, hier 19 novembre 2018, les amnésiques ont de grandes difficultés pour planifier leur emploi du temps car ils ne disposent plus de cette mémoire de l'expérience qui permet de s'imaginer des expériences futures. Or, le monde de demain ne peut pas ressembler au monde d'hier et fort peu au monde d'aujourd'hui. Les cons sont des sortes d'amnésiques, ils apprennent peu de leur passé donc imaginent difficilement leur avenir. Les salauds sont des sortes d'hémiplégiques, ils ne voient que le futur ou le passé — en fait ils ne voient que le présent mais coloré par l'espoir ou le regret — et se privent ainsi de la moitié de la réalité, ce qui n'en fait pas nécessairement des salauds, ils ne le deviennent que quand ils veulent imposer leur point de vue limité à tous. Enfin si, ça en fait toujours des salauds, mais quand ils ne veulent pas nous transformer en salauds c'est moins grave (cela dit, les proches des salauds ne trouvent pas nécessairement cela moins grave). Les ni salauds ni cons, que je nomme depuis peu les dilettantes, ont un autre rapport à la réalité, ils la savent à la fois imparfaite et perfectible mais savent aussi que la meilleure manière de tendre vers un peu moins d'imperfection est d'agir aussi peu que possible.

L'AUTRE MONDE.

Il peut sembler curieux d'intituler un texte de la partie de ce site intitulée «Ce monde» avec presque le nom d'une autre partie, «Un autre monde». C'est que, ce monde et l'autre monde sont le même monde sous deux aspects...

Il y a trois principaux mondes, celui de ceux qui ne savent pas, celui de ceux qui savent mais n'en tiennent pas compte, celui de ceux qui savent et en tiennent compte. On peut aussi parler du monde des Apparences, du monde des Essences et du monde réel. Pour les tenants de chacun de ces mondes, les autres sont "l'autre monde", mais trois "autre monde" différents : pour qui ne sait pas, "l'autre monde" est "l'inconnaissable", pour qui sait mais n'en tient pas compte il est "l'insignifiant", pour qui sait et en tient compte il est le même monde vu d'autre manière. Une société idéale serait une société où chacun sait et en tient compte, par chance nous ne vivons pas dans des sociétés idéales. Une société catastrophique serait une société où la proportion de ceux qui savent et en tiennent compte serait très basse, moins d'une ou deux personnes sur quinze, la proportion de ceux qui savent et n'en tiennent pas compte de plus du double, la majorité se composant de ceux qui ne savent pas. Je commence la lecture d'un texte qui dit à-peu-près la même chose mais autrement :

La bêtise individuelle est un droit et, aussi étonnant que cela puisse paraître, un devoir. Un droit, car personne ne peut s'exempter d'être bête de temps en temps. Un devoir, car il faut toujours en passer par là quand on prétend comprendre quelque chose. Par contre, la bêtise collective, ou plutôt, l'entreprise collective qui cherche à nous rendre bêtes est un effet de pouvoir. Toutes les dictatures occidentales modernes ont mis en place des polices spécialisées à cette fin. Désinformer, déformer, mais aussi nous empêcher de savoir ont été le moyen le plus courant d'une même stratégie de censure. La stratégie de censure relève de l'usage d'une force qui s'affiche en tant que telle : celle des militaires en Amérique latine, celle des nazis en Allemagne et ainsi de suite. Connue et visible, voire même ostentatoire, cette forme de pouvoir, bien qu'empêchant l'accès à l'information, laisse, malgré elle, une place à l'intelligence. "Malgré vous ["vous » désignant implicitement les dictateurs]", d'ailleurs, est le titre d'une chanson populaire brésilienne, devenue une sorte d'hymne de résistance à la dictature militaire installée au Brésil en 1964 et qui a duré 20 ans. L'auteur de la chanson, Chico Buarque, a développé tout une intelligence de dire sans dire et ses chansons étaient facilement interprétables, justement, parce que tout le monde savait de quoi et de qui elles parlaient. Déchiffrables également par le pouvoir en place, ses chansons lui ont valu un temps d'exil en Italie et, de temps en temps, le recours à l'usage d'un pseudonyme. Les exemples sont multiples dans les domaines de l'art et de la pensée de différents pays. On pourrait évoquer encore le travail philologique du juif allemand Viktor Klemperer qu'il concevait, en plus de l'aide de sa femme, comme étant son moyen principal pour résister intimement à l'oppression nazi. À terme, ce travail s'est révélé une analyse fine et précise de la langue du IIIème Reich et nous a appris que le langage occupe une place centrale dans les stratégies de pouvoir.

La première forme de bêtise, celle qui est un droit et un devoir, on peut plus proprement la nommer imbécillité : l'imbécile est la personne qui a besoin d'un bâton, un *bacillus*, pour avancer et se guider, c'est l'ignorant qui n'ignore pas son ignorance. La deuxième forme est celle de l'idiotie : l'idiot est l'ignorant qui ignore

VIEILLES QUERELLES.

Il y a au moins trois manières d'explorer le passé, sans a priori, avec a priori et avec des préjugés. La plus réaliste est la première.

Les dirigeants actuels de l'Arabie séoudite sont les héritiers d'une très vieille querelle, celles qui opposa deux clans il y a environ 1400 ans. Deux vieilles familles qui avaient déjà eu quelques frictions auparavant mais à cette époque ça se corsa parce que le clan qui était jusque-là le plus faible trouva un moyen de prendre l'ascendant. Enfin, le trouva, on dira plutôt qu'il leur fut offert. Un très ancien moyen, la parole. Non pas celle ordinaire, de tous les jours, mais cette sorte de parole qui crée des univers, la parole ordinaire ne fait que confirmer les univers existants, il faut refonder la parole pour en créer de nouveaux. Le problème, quand on crée un univers, est que ça vous annihile. Le destin inéluctable d'un créateur d'univers est de se retirer de ce monde une fois la chose faite, de disparaître pour que son univers demeure et s'épanouisse. La disparition du créateur d'univers a généralement des conséquences désagréables pour ses proches et ses partisans, au mieux ils sont ostracisés, au pire massacrés, entre les deux ils peuvent subir bien des désagréments. La suite est une lutte entre ceux qui veulent consolider ce nouvel univers et ceux qui veulent le détruire. En général, probablement toujours, les destructeurs triomphent mais c'est le plus souvent ce qu'on nomme une victoire à la Pyrrhus, une fausse victoire où le vainqueur est vaincu. Parce qu'il n'y a aucune arme capable de détruire un univers créé par la parole.

Le clan dont sont issus les actuels dirigeants de l'Arabie Séoudite était, au temps où tout commença, ce qu'on peut nommer les "anciens", les tenants de l'ordre social du temps, leurs opposants étaient les "modernes", partisans d'un changement. Comme tous les modernes, ils trouvèrent la voie vers le changement à partir d'une encore plus ancienne tradition que celle à la source de l'ordre social du temps. À dire vrai, ils la trouvèrent à la source même qui fut à l'origine de l'ordre social du temps, la bonne vieille Torah.

MENTIR.

Vous connaissez probablement cet adage, on peut mentir à quelques-uns tout le temps, on peut mentir à tous quelques temps, on ne peut pas mentir à tous tout le temps. C'est vrai.

C'est vrai, certes, mais ça ne réduit pas la nuisance du mensonge. Les textes de cette partie du site tournent autour de cette question sous ses divers aspects, l'illusion, la fiction, la manipulation, et probablement par après, voire dans cette discussion même, la corruption. Le mensonge et la corruption sont les deux faces d'une même médaille, celle de la division. On ne peut mentir à tous tout le temps mais le faire tout le temps pour quelques-uns et quelques temps pour tous suffit pour corrompre la société et la diviser. Ce que je nomme “complots” dans ces pages tire partie de cela. Pour le préciser de nouveau, les complots dont je parle n'en sont pas au sens usuel, il s'agit d'un schéma de comportement, un ou plusieurs groupes monopolisent des ressources sociales pour réaliser un but privé, qui se résume en préserver leur position ou gagner du pouvoir. Cela n'a rien de nouveau, c'est l'histoire qui se raconte depuis des temps immémoriaux et en tout cas depuis qu'on a des temps mémoriaux, donc depuis qu'existent des systèmes de signes, plus encore depuis l'écriture. Soit dit en passant, même les cultures sans écriture racontent cette histoire par le biais de ses aèdes ou grillots ou bardes, brefs, de ses chroniqueurs. Les sociétés passent du temps pour tenter de mettre en place des procédures les prémunissant de cela, ce qui marche plus ou moins et plus ou moins longtemps — en général pas très longtemps ni très bien.

Il y a une très vieille lutte entre trois entités plus deux ou quatre mais au moins trois, les “hauts”, les “bas” et les “moyens”, souvent des “moyens hauts” et “moyens bas”, parfois des “bas supérieurs” et “hauts inférieurs”. Enfin, une lutte, pas évident, le plus souvent “hauts” et “bas” s'accordent, et limitent la puissance des “moyens”, parfois “bas” et “hauts” s'opposent jusqu'au point de lutter les uns contre les autres et les “moyens” sont tantôt des boucs émissaires, tantôt des arbitres. Le plus souvent les “moyens” ne luttent pour ou contre personne et quand ils le font c'est avec la seule arme absolue, qui devient quand nécessaire une arme de destruction massive, la parole.

Les moyens sont des fins.

Et réciproquement. Fondamentalement, tout humain est un moyen, les positions haute et basse sont circonstancielles. Malheureusement, il y a souvent des circonstances durables où ces positions deviennent pérennes. Si on est moyen on sait que ça ne peut pas durer mais que tant que ça dure on ne peut pas faire grand chose contre, raison pourquoi ils luttent rarement, au mieux ça ne change rien, au pire ça aggrave la situation, et ni le mieux ni le pire ne sont souhaitables. Ce qui ne les empêche pas de lutter avec d'autres armes que la parole quand il le faut mais il le faut rarement. Par expérience, je puis vous certifier qu'il n'y a aucune arme aussi puissante que la parole, les autres armes doivent être utilisées autant que possible comme moyens de dissuasion et sinon comme moyens de

défense mais le préférable est de ne pas les utiliser. Imaginons une circonstance où deux personnes sont en conflit (j'imagine à partir de situations réelles) et doivent résoudre leur différend devant des tiers neutres : en cas d'indécision quant à la justesse de chaque point de vue, qui maîtrise l'arme de la parole l'emportera toujours parce qu'il sait qu'il ne s'agit alors pas de convaincre par la vérité ou la justesse mais par l'identification, il n'essaiera pas de revendiquer sa légitimité mais de s'accorder avec ses juges, de se faire leur pair. Et si le “maître de la parole” est du mauvais côté de la décision il saura faire valoir ce qu'en droit français on nomme les “circonstances atténuantes” pour obtenir une non décision, un “non lieu”, ou une sanction modérée, symbolique.

J'aime l'indétermination des mots, je prétends souvent ne pas apprécier la rhétorique ce qui n'a pas de sens, la parole est intrinsèquement rhétorique, c'est un flux, un flot, dire que je ne l'apprécie pas revient à dire que je n'apprécie pas la parole pour la parole, ce que Platon étiquetait “sophistique”. Par exemple, le titre de cette partie, « Les moyens sont des fins ». On peut l'interpréter diversement. Si “moyen” signifie ici “de taille ou de dimension intermédiaire” et “fin” quelque chose comme “étroit”, le contraire de “épais”, on peut alors comprendre que les (quelque chose ou quelque être) de taille intermédiaire ne sont pas épais. Si “moyen” signifie “instrument, outil, technique” et si “fin” signifie “visée, but, finalité”, alors les instruments sont des finalités. Et autres possibilités. Quand j'ai écrit ce titre de partie, le sens pour moi était entre autres et principalement “les humains moyens sont des rusés”, ont de la *mêtis* (j'en parle dans la discussion « Armée européenne »).

Donc, les moyens. Qui ne souhaite vivre dans un monde meilleur ? Il doit y en avoir, des humains qui ne le souhaitent pas, mais en petit nombre. Même ceux qui visent, de mon point de vue, les pires mondes, me paraissent dans l'ensemble viser, de leur point de vue, le meilleur des mondes possibles. Je ne suis pas vraiment certain, cela dit, de souhaiter vivre dans un monde meilleur, le souhaiter réellement, parce que j'ai peu idée, je n'ai pas idée de ce que pourrait être un monde meilleur. Enfin si, j'en ai idée mais pour moi seulement, je ne peux guère faire l'hypothèse que mes semblables seraient d'accord, je peux même faire l'hypothèse assez fondée que beaucoup de mes semblables ne seraient pas d'accord, tous ceux qui expriment publiquement leur adhésion à un projet de “monde meilleur” qui ne ressemble pas au mien. Il y a une autre voie pour un “monde meilleur” que de voir le monde devenir ce qu'on imagine, qui serait “à chacun son monde”. C'est la voie moyenne, la voie des moyens : ne pas imposer à ses semblables d'agir selon ce que l'on considère le meilleur.